

Sans titre

*Si personne ne regarde le visage du temps,
Le visage du temps devient un visage que personne ne regarde.
Celui qui, après un long somme
Regarde le visage du temps verra alors ce visage
Que personne ne regarde. Et il sera changé en pierre.
Max Frid.*

Il y a des enfants dans la rue, elle est d'ailleurs remplie de leur tumulte : ils courent, jouent, rigolent, les visages barbouillés de tout ce qui leur tombe sous la main. Auparavant on n'avait pas l'impression qu'il y avait tant de bambins dans notre coin perdu. « Notre coin perdu », c'est un petit morceau de terre qui s'étend de la onzième à la treizième ligne, avec dix maisons de chaque côté. Sa population est composée dans sa grande majorité de partisans du rétablissement de l'URSS. Quant à la signification de « la ligne », l'origine du nom du quartier et les autres détails toponymiques, tout cela avait été décrit la dernière fois...

Ces enfants que l'on entend sont ceux de Kuri, Letchi, les petits-enfants d'Alakhmad, de Saïd-Emin, et puis d'autres qui sont venus des rues voisines. Il y a parmi eux les enfants des cousins de Kuri, arrivés au mauvais moment du Kazakhstan...

Loin là-bas, au nord, on entend un bruit sourd, les avions volent au-dessus de la ville. Les gamins rient et les montrent du doigt. Que comprennent-ils... et toi-même, adulte, qu'est-ce que tu comprends?

Il fut un temps où la naissance d'un enfant dans le village était une fête. A présent, lorsqu'on apprend qu'un enfant est né, les sentiments sont mélangés: comment grandira-t-il, qui deviendra-t-il? Que devra-t-il endurer? Tuer ou se faire tuer par celui à qui une autre femme vient de donner la vie aujourd'hui même dans un autre village, une autre ville, un autre pays?.. L'être humain a-t-il besoin de vivre plus de 7 ans?

Ça fait longtemps qu'il aurait fallu emmener les enfants loin de la ville, mais nous n'avons jamais fait les choses en temps voulu. Par la fenêtre, tu vois Alakhmad, le grand-père de trois de ces gamins, il rigole et il agite dans leur direction ses immenses mains, comme les rames d'une galère. Lui-même et sa femme, Maret, ne semblent pas se faire du souci pour eux, ni pour aucun de nous d'ailleurs. En plus de son rôle de grand-mère, Maret dirige les affaires de politique extérieure du « coin perdu », et elle sait qu'en ce moment le président tchéchène est au Kremlin, en train de discuter tranquillement avec Eltsine autour d'un verre de « Smirnovsk », et que tout va s'arranger. Alakhmad, qui passe pour être un homme « sans arrière-pensées » ne cache pas qu'il est fier de la science de son épouse. Au quotidien, Maret est plutôt une bonne voisine : elle est généreuse, sociable, elle a un niveau d'études peu élevé, mais un niveau supérieur en politique, et elle utilise parfois dans ce domaine des termes qu'on ne trouve même pas dans les dictionnaires de mots étrangers. Elle porte des lunettes à verres épais, lit des quotidiens moscovites qui, lorsqu'ils arrivent jusqu'à nous, sont déjà des archives, et parallèlement regarde la télévision qu'elle reçoit grâce à une antenne parabolique. Généralement, elle oublie ses lunettes sur le banc devant la maison, celui duquel, plusieurs fois par jour, elle donne ses « briefings » sur les actualités. Les enfants les ramassent alors et s'amuse à les mettre sur leurs petits visages, et puis quand ils ont assez joué ils les abandonnent. Alors, Maret convoque tout le monde et nous passons le quartier au peigne fin jusqu'à ce que nous retrouvions l'objet égaré. Elle a toujours sous la main une photocopie de l'accord passé il y a peu entre la Russie et la Tchétchénie, celui qui prévoit de régler le conflit sans un coup de feu, elle le connaît d'ailleurs par cœur, et le récite de mémoire, dans les deux

langues officielles, le russe et le tchéchène. Ce document d'à peine une demi-page qui décontenance les spécialistes des relations internationales paraît absolument lipide et crédible dans sa bouche. Si Maret a une mauvaise vue, elle a par contre une très bonne ouïe, et elle entend le hurlement des missiles, le rugissement des avions qui plongent sur la ville, mais elle a devant elle la signature du président de Russie, aussi indélébile que la trace faite par un destructeur à réaction. Et si lui-même a oublié cette signature, elle, par contre, répète souvent cette formule latine, dont elle ne connaît sûrement pas l'origine : « les accords sont sacrés ». Elle est d'ailleurs plutôt bien disposée envers le président russe. Elle estime qu'il joue un rôle positif dans l'histoire contemporaine, elle apprécie sa haute taille et prend sa défense lorsque les autres l'insultent. Toi-même tu la soupçonnes de le trouver bel homme : il est grand, comme son mari. Et si en on juge par certains signes, Maret elle-même n'était pas vilaine dans sa jeunesse. Chez nous elle est, d'une certaine façon, la porte-parole d'un mouvement pour le rétablissement de l'URSS. Tel un sénateur romain qui commence son discours par un « Carthage doit être détruite ! », elle attaque chaque briefing matinal en proclamant : « L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques doit être restaurée ! ». Et c'est solennellement, à la Lévitane¹ qu'elle prononce le nom de cet Etat enseveli dans l'histoire. Mais la voix de l'historique orateur s'est profondément fixée dans les mémoires et les esprits de plusieurs générations de Soviétiques, et nous sommes tous troublés par son évocation. Et si l'URSS était rétablie, l'histoire retiendrait sans doute tout spécialement le rôle joué là par Maret. Ce qui vient en général en second, c'est la question de la responsabilité pénale de Gorbatchev, « celui qui a mis le monde dans un désordre incroyable ». Ce sont des mots de Mao-Tse-Tong. Maret n'a sûrement pas lu les mémoires du Grand Timonier, elle a dû arriver elle-même à cette conclusion... Le troisième point concerne le « Lergiahar » Berezovskii, à qui elle attribue un rôle important dans les affaires caucasiennes du Kremlin. En tchéchène « Lergiakhar » signifie « lièvre », mais en réalité, elle utilise ce mot dans le sens « d'oligarchie »... Le fait est qu'il y a peut-être plus de partisans du rétablissement de l'URSS dans le parti privé de Maret, que dans le parti officiel de Saja Oumalatova, qui est, elle aussi, Tchétchène d'ailleurs. Notre voisine de gauche, Dougourkha, une Ingouchie, fait exactement la même chose que Maret, parallèlement à elle. Pour des raisons qui nous échappent, elles n'arrivent pas à le faire ensemble, elles doivent avoir des divergences idéologiques... Et même si au début ça peut paraître joyeux, notre vie est plutôt triste... c'est la guerre sur nos têtes...

Ces derniers temps, le voisin Kuri a les traits du visage tirés. Il y a deux jours, tout en se tirillant les poils du menton, il a déclaré d'un air sombre qu'il « désertait », qu'il partait pour l'Ingouchie², chez ses cousins de Malgobek³, comme pendant la première guerre. Son frère Letchi, qui est notre voisin de droite, dit qu'il enverra sa femme et ses enfants là-bas, mais que cette fois-ci lui restera. Le vieux Khusseïn et sa femme Liouba se préparent eux aussi à partir. Un peu plus loin vit Magomedsani-khadji, qui est allé deux fois à La Mecque et qui est persuadé que cela lui ouvre le droit à deux fois plus d'avantages que les héros de l'Union Soviétique ; il a déclaré que cette fois-ci il ne partirait pas, qu'il attendrait son dernier jour dans sa maison, mais nous sommes persuadés qu'il partira : c'est en Ingouchie qu'il attendra. Nous savons même chez qui il vivra là-bas. Vu que ses voisins, des Ingouches, ont vendu leur maison au bon moment et se sont installés à Nazran⁴...

¹ Lyriquement. Du nom du peintre Isaak Levitan, paysagiste russe lyrique (1860-1900), ami de Tchekhov (Ndt)

² République voisine de la Tchétchénie, L'Ingouchie a accueilli, dans des camps de réfugiés et dans les villes et des villages, des milliers de réfugiés tchéchènes, lors des deux derniers conflits. (Ndt)

³ Commune d'Ingouchie. (Ndt)

⁴ Ville d'Ingouchie, elle en était sa capitale jusqu'en 2002 avant d'être remplacée par Magas. (Ndt)

Tu chasses de ton esprit la pensée qui surgit, mais tu recherches celle qui s'en est échappé. Comme un chien qui aurait rompu sa chaîne, elle s'est enfuie, une fois de plus. Tu t'évertues à la rattraper. Perdue dans la jungle d'un cerveau fossilisé, elle en devient importante, prête à dénouer quelque chose. Tu t'imagines que, parti à sa recherche, tu as retiré ton âme de toi-même et que tu vas fouiller au fond de ses ténèbres. Mais il se trouve que l'âme n'est faite ni de « ténèbres », ni d'une vive clarté, c'est juste une petite boule légèrement translucide qui ressemblerait à la lune rendue minuscule quand tu l' observes avec tes jumelles retournées, avec les mêmes taches sombres qui s'étendent sur sa surface. On voit aussi les brèches, elles rappellent justement les cratères de la lune, ceux qu'on voit sur les images prises depuis l'espace, dans les publications de vulgarisation scientifique. Tu poses la main sur cette sphère et comme tu ferais d'une boule d'argile, tu la fais rouler sur la toile cirée à carreaux de la table de la cuisine. Elle émet alors soit une sorte de chuchotement diffus semblable au gémissement du feuillage jaunissant tourmenté par le vent d'automne, soit les notes grinçantes d'un vieil arbre balancé par ce même vent. Tout en faisant rouler cet objet pas vraiment froid, mais qui a perdu sa chaleur depuis bien longtemps, tu essaies de te rappeler pourquoi tu l'as extirpé...

Tu as retrouvé ta pensée... Et tu l'as « attachée ». Il se trouve qu'elle ne dénoue rien du tout, qu'elle n'a rien de sage, et qu'il s'agit de la même chose: prendre des notes, comme pendant la guerre précédente. La boule s'est recroquevillée sous ta paume et s'est sauvée, elle a disparu : elle ne souhaite pas coopérer à cela...

Tu tentes de compter le nombre de ses visites. Une fois, elle t'a harponné alors que tu longeais l'imposant bâtiment gris de l'entrepôt de « Glavsnab » sur l'avenue Staropromyslovski, celle qui traverse notre quartier dans la direction du territoire de Stavropol, et plus loin toutes les routes, les bonnes et les mauvaises, mènent « là-bas », d'où part aujourd'hui cette guerre, qui vient chez nous...

En août 1996 l'armée russe a quitté Grozny, et ceux que la presse étrangère nommait « séparatistes » et les médias russes de façon plus injurieuse y ont fait leur entrée. Le temps était beau, le soleil brillait, les gens récupéraient dans les dépôts tout ce que ceux qui venaient de quitter la ville avaient laissé derrière eux. Une telle pratique constitue une des plus anciennes traditions de l'humanité lors de la prise d'une ville : elle fait l'objet de moult descriptions dans des manuscrits, des chroniques, des romans, elle est représentée dans des films et c'est peut-être le moment le plus captivant dans toutes les guerres et les révolutions. Les hommes en tenue militaire avaient un avantage en ceci qu'ils avaient des véhicules, qui s'avèrent être de bons alliés dans ces circonstances. Il y avait bien quelques civils qui avaient, eux aussi, une voiture, et même s'ils n'avaient pas participé à la prise de la ville ils pouvaient bien prétendre le contraire. Dans des situations comme celle-là, même le commandant général de l'affaire ne sait pas qui a participé à quoi. Beaucoup avaient des brouettes, mais la plupart n'avaient que leurs bras. De temps en temps, les militaires leur criaient dessus, leur rappelant quels étaient leurs mérites. Parmi eux, impossible de reconnaître les « vrais » des imposteurs, qui avaient simplement enfilé des tenues de camouflage. A l'époque, la tenue de camouflage, c'était un passeport, un laisser-passer. Le tableau était prévisible, terriblement humain. Quand, il y a plusieurs siècles, les soldats de Charles Quint ont pillé la basilique Saint-Pierre, il semble que le butin était plus intéressant... Et la pensée que quelque chose, peut-être, allait nous manquer, dans la construction d'un pouvoir, d'un Etat, m'a traversé l'esprit. T'est revenue en mémoire une femme d'un certain âge qui portait dans la rue un rouleau de linoléum, qui faisait penser à un pilier en béton. Elle l'avait traîné tant bien que mal jusqu'au portail de sa maison, visiblement elle n'arrivait pas à aller plus loin, mais elle ne voulait pas le lâcher. Là un jeune blondinet aux yeux saillants en tenue de camouflage s'élança vers elle, peut-être voulait-il la libérer de ce poids ou bien simplement l'aider, mais la femme, qui avait

son opinion sur les bonnes manières de la jeune génération se mis à crier comme une éperdue.. « la génération » battit en retraite, en agitant les mains de manière démonstrative...

A ce moment-là, tu as une fois de plus décidé de reprendre tes notes, mais en arrivant chez toi tu ne t'y es pas mis. Tu vas essayer pourtant aujourd'hui de le faire, tout en sachant que tu n'iras pas au bout, et que même si tu vivais cent ans elles resteraient inachevées, comme le serait une maison abandonnée avant la fin de sa construction, et dont personne ne se rappellerait le nom de celui qui en a posé la première pierre. Machinalement, tu attrapes un cahier et un crayon qui étaient bien rangés depuis longtemps, tout en te disant qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Tu écris tes premiers mots en regardant les enfants par la fenêtre. Tu n'es pas encore sûr que ça soit très sérieux, tu les entoures d'un trait gras... tu les biffes... tu les écris de nouveau... tu les entoures...

Il manque quelqu'un à tes côtés, ou plutôt quelque chose. Pendant la première guerre, tu « co-écrivais » avec tes trois animaux : un chien, un chat et un veau. Ils ont beaucoup apporté dans ces écrits. Si quelque chose d'humain a pu y transparaître, cela venait d'eux. Mais cette guerre les a emportés, et tu te retrouves tout seul, et pas un endroit, pas une personne auprès de quoi, auprès de qui se réchauffer... Peut-être commencer, les enfants couraient... au-dessus d'eux, les avions, angoissant pour eux... et pour soi-même, probablement...

« Comme il serait bon d'écrire une œuvre dans laquelle on exprimerait toute la versatilité de l'homme qui n'est qu'une seule et même personne : tantôt un scélérat, tantôt un ange, tantôt un sage, tantôt un idiot... ». Comme il serait bon d'accomplir ce souhait tolstoïen de se mettre à l'écart du monde et des hommes, pour écrire des récits sur des héros, mais tu n'y arrives pas. Cette pensée du philosophe comme quoi les héros de l'histoire sont indispensables ne paraît pas vraiment philosophique. Ça dépend probablement de l'état d'esprit : peut-être que l'histoire a besoin d'eux, mais pas toi. Ce seront donc des récits sans héros, sans exploits, juste des extraits d'une longue et fastidieuse plainte à l'encontre de quelqu'un, quelque chose, ou de soi-même, de façon introspective. Au gré de ta propre volonté ou contre elle-même, la même supplique que tu avais écrite pendant la première guerre va se répéter...

A contrecœur, tu obliges, non toi-même, mais quelqu'un d'autre à parcourir des yeux ce que tu as interrompu hier au beau milieu d'un mot, quand tu as jeté le cahier sous la table. Cet « autre » te conseille de déchirer ces feuillets et de tout recommencer. En revenant à « toi », tu te poses la question : qu'est-ce que tu veux obtenir... et à quoi bon gaspiller tout ça, alors tu laisses comme ça, tu n'y touches pas. Et soudain tu t'empares du cahier, sans savoir encore exactement quelle sera ta place dans cette histoire, et quelle « fonction » tu y occuperas. La question principale qui se pose à toi à présent, comme à tous les Tchétchènes, est simple: survivre. Ta survie physique ne dépend pas uniquement de toi, il s'agit aussi de savoir quelle sera la trajectoire des éclats d'obus. Et là, la philosophie est simple: si le projectile qui t'est destiné ne tombe pas aujourd'hui, tu ne mourras pas. Il s'agit de « survivre nerveusement »... et pour cela, une seule méthode: se débarrasser de tout ce qui use les nerfs. Une fois que tout ça est laissé de côté, on a envie d'apprendre à l'humanité à vivre humainement, mais tenter de lui apprendre à vivre, c'est le meilleur moyen pour se sentir soi-même encore plus impuissant. Mais comment te désigneras-tu, te définiras-tu toi-même lorsque tu perdras jusqu'à cette sensation que tu es toi, ainsi que le tout premier sens des choses ? Tu n'es alors qu'un paquet vidé de son objet ou bien une masse de fonte avec laquelle on tape sur quelque chose continuellement, sur laquelle on tape sans arrêt. Comme pendant la guerre précédente, tu te répètes à toi-même, dans ton crâne de fonte, que l'important est de ne pas penser. Partant de là, il faut alors noircir mécaniquement le papier de

tout ce qui te passe par la tête, et si rien ne vient, écrire qu'elle est vide, et c'est très bien. Tu sais par expérience ce qui arrive quand tu essaies de décrire l'état d'une personne prise entre la guerre et elle-même, que tu ne dois pas t'inquiéter, car cet état se livrera de lui-même, jour après jour, petits vers rampants sur le champ de papier, qui formeront les lettres. Et tout t'échappe, se fait à ton insu : et le ton général de ces écrits, et même leur contenu. Le thème est donné par les missiles qui tombent « en averse de grêle » sur les hauteurs au-delà des faubourgs. Et ce n'est pas toi qui vas écrire ce qu'ils dictent, mais ces nerfs mis à nu en toi, tressautant sur les lignes d'un cardiogramme...

Qu'est-ce que la vie ? Que peux-tu dire de la vie ? Rien de neuf. Tu t'efforces de répéter ce que disait quelqu'un, qu'elle n'existe pas, mais pour une raison inconnue et bien que tu n'en attendes rien de bon, elle porte tout de même ce nom là. Quand tu ouvres les yeux, tu vois des murs gris en béton, mais quand tu les fermes, c'est le globe terrestre que tu vois, qui serait plutôt comme une étendue plate qui s'appuierait de tous côtés sur la jante d'acier de l'horizon, avec en son centre la grande montagne. Ce n'est pas le Tian Shan⁵, mais une tumeur qui a poussé sur le corps de la Terre et qui pèse six milliards de « kilos-hommes », et elle est maligne. Si on l'incise, elle s'irrite, s'enflamme encore plus, et on se blesse soi-même par la même occasion. De très nombreux contes, mythes ont souvent raconté l'homme, les guerres, les hommes politiques qui fomentent des intrigues en semant la discorde entre les peuples, oui, ils ont été très souvent décrits. Les uns le font par la représentation artistique, d'autres par des termes scientifiques, d'autres encore en trois simples mots : « vanité des vanités, tout est vanité ». Et tu sais que tu ne pourras rien ajouter à cela, ni rien enlever, mais il y a cette volonté de répéter tout ça, de devenir un accusateur du très grand scélérat. Et de déférer cette énorme créature à six milliards de bouches, à douze milliards d'yeux, indifférente, impitoyable, devant une COUR SUPREME. Saisir tout ce qui est défiguré autour de toi, tout ce globe terrestre et déposer ces preuves matérielles devant le tribunal, initier un procès long et désespéré, accuser cette créature de millions de crimes, et prouver qu'elle s'attribue des qualités qu'elle n'a pas et qu'elle n'a jamais eues. Tu sais aussi que personne n'a jamais gagné un procès contre cette créature qui se donne pour nom l'humanité. Elle s'est déjà et depuis longtemps dit à elle-même ce que tu as envie de lui dire : elle l'a écrit, dessiné, découpé dans le bois, cassé dans la pierre, sculpté dans le marbre, elle a pavé des surfaces de briques, elle a fondu du métal... coulé du béton... elle en a érigé des pyramides... des Colisées... des tertres de crânes... des goulags... des camps de concentration... des chambres à gaz... Et auprès de qui pourrais-tu donc porter plainte ? Quel policier-milicien peut l'arrêter, lui passer les menottes et la mettre au cachot ?

Tu es assis au-dessus de ton cahier, et tu ne sais pas ce qui va s'y écrire à présent. Quelque chose te ballote de tous côtés. Tu as envie de penser que ce sont toutes sortes de pensées qui t'emportent. Tu écoutes alors un peu en toi-même : il n'y a là pas une seule pensée, mais bien le sentiment de la perte de quelque chose. Tu t'agites parce que tu recherches cet état d'esprit qui était le tien autrefois, et tu en trouves un autre, différent, comme dicté par quelqu'un d'autre, à l'origine de tous ces ressentis. Et il faut écrire tout cela dans ce cahier, avec ce crayon qui n'écrit presque plus, et même si ce n'est pas très littéraire « retransmettre » pêle-mêle tes propres émotions ainsi que le tapage causé par les fusillades et par tes propres nerfs. Tu sais bien, ou du moins tu l'as entendu, que tout ce que l'humain a écrit et dit n'est que mensonge. Tu es toi-même membre de cette grande famille-là, et ce que tu écris en fera aussi partie... Il y a dans la Bible un Psaume de David... tu le cherches... voilà, tu l'as trouvé.... « ... Les fidèles disparaissent parmi les fils de l'homme. On se dit des

⁵ Chaîne de hautes montagnes d'Asie Centrale située entre le Kazakhstan, le Kirghizistan, la province chinoise du Xinjiang, et le Tadjikistan. (Ndt)

mensonges les uns aux autres... »⁶. Cela a été écrit il y a plusieurs milliers d'années... Et plus de mille ans avant, on écrivait la même chose sur des tablettes d'argile. Chaque mensonge ultérieur apparaît pour justifier le précédent... on arrive ainsi jusqu'à Aristote... et de lui jusqu'à Hegel... c'était ainsi avant eux, et après eux... Mais une simple grenade réduit au silence toutes ces explications... Parce que de fait, elle détient en elle-même la vérité, la toute première et la dernière vérité de l'homme : la mort...

Tu jettes de nouveau le cahier là où tu l'avais pris... tu sors de chez toi, tu erres dans la rue déserte, comme en suspens dans l'attente des bombardiers, tu ne vois rien, aucune lumière. Tu comprends que tu as perdu la lumière. Peut-être qu'il y en a pourtant autour de toi, mais elle s'est éteinte pour toi, tu ne la ressens plus, tu ne distingues plus les couleurs, tout est monochrome, mais là encore, tu serais incapable de nommer une teinte en particulier... tu pourrais peut-être l'appeler « teinte cadavérique »... tu reviens dans ta chambre, et là non plus, il n'y a plus de lumière...

Tu ramasses le cahier. Sans les lire, tu feuilletes les pages griffonnées, il n'y en a que six, dont deux sont biffées. Tu refais ça de nombreuses fois. Elles aussi émettent un craquement : ce sont les nerfs, qui se tendent, qui sentent que ça ne va pas, ce que tu as écrit là. Ils exigent que tu reprennes tout, il est encore temps, tu n'as pas encore écrit beaucoup, ils veulent que tu recommences, que tu reprennes depuis « ça ». Mais « ça » ne doit, ne peut pas s'écrire sur du papier mais dans le ciel, il faut le déchirer en lambeaux, en faire des rouleaux, empoigner l'horizon et le secouer, arracher rochers, montagnes, vallées, continents et les lancer au ciel, et exiger la lumière, exiger d'arrêter « ça ». Mais tu ne peux pas faire cela parce que tu n'es qu'un plaignant ordinaire qui essaie d'exposer à l'humanité tes doléances touchant l'humanité elle-même, mais sous un autre visage, celui qu'on connaît sous le nom de « communauté internationale ». Alors voilà, rien d'autre ne te sera accordé, car si ça avait été le cas, chacun de tes mots aurait été une gifle pour cet autre visage. Et toi, tu dois être bien naïf pour ne pas savoir que la communauté internationale, c'est le conscrit principal de la planète : des milliards de combattants : les uns tuant par les armes, les autres par l'indifférence...

Sur le mur, dans la pâle lueur de la bougie, une ombre bouge, c'est ton autre toi, qui tente de s'échapper de... toi, de se séparer, il cherche une place, d'où il pourrait voir quelque chose, écrire, dire ou se taire. Envie de parler à quelqu'un, de demander aux vivants de parler des morts, aux morts de parler des vivants, de demander conseil à quelqu'un, mais c'est le silence tout autour, le monde est vide, il n'y a ni vivants ni morts. Le cosmos est comme suspendu, dans le silence de l'univers, mais ce calme est sans âme, comme les tentacules d'une pieuvre qui te serreraient comme un étau, qui t'empêcheraient de passer, de t'asseoir quelque part, et de faire sortir de toi ces nids de vers qui, pour une raison inconnue, se nomment sentiments. Tu comprends qu'il n'y a là aucun sentiment et qu'il n'y a même plus d'âme à l'intérieur de toi, sa place a été prise, quelqu'un t'a chassé de toi-même et y tourne un film absurde, ça tourne comme une meule avec les grincements d'une charrette kazakhe, il y a des cris, des grimaces, les sourires pâles des macchabées, des masques courent partout. Sur d'immenses guirlandes, des mots du langage humain sont enfilés les uns sur des autres. A chaque fois que tu arraches un maillon de cette chaîne, c'est un mot vide, dit et répété des millions de fois. Alors tu te demandes encore une fois : qui t'oblige à faire cela ? Va dans la rue, ou bien lève-toi et fais des pompes jusqu'à suer sang et eau. Mais quelque part à l'intérieur il y a ce sentiment que tu avais écrit pendant la première guerre et que c'était salubre, alors ça devrait l'être de nouveau cette fois-ci, il faut simplement retrouver cet autre moi, il était différent... il faut retrouver la lumière perdue...

⁶ David, Psaume 12, Ndt

Peut-être qu'à travers tous ces « états d'esprit » tu tentes de démêler quelque chose à la « politique », à te lancer dans les « analyses », comme tu le faisais pendant la guerre précédente ? Exactement tout ce qui ne sert à rien, tous ont déjà parlé d'eux-mêmes, et puis les uns ont parlé des autres, et les autres, des uns. Personne n'attend de toi que tu dépeignes l'époque, elle s'est déjà dépeinte elle-même. ce qu'il te reste à faire, là, assis dans ton coin, c'est à te dépeindre toi-même. Tu peux, comme lors du dernier conflit, parler avec le tuyau de poêle de la grande époque de la Renaissance... Penser aux écailles de poisson et se dire qu'on pourrait en tirer une bonne matière plastique... te raconter à toi-même des histoires de découvertes géographiques... les signes du zodiaque, que tu n'as jamais su reconnaître dans le ciel... les noyaux d'olive qui ont la faculté de se dissoudre dans l'organisme humain... l'indifférence à ce monde des bouddhistes... les rivets sur le vieux pont de fonte au-dessus de la rivière Msta à Borovitchi, dans la région de Novgorod⁷... les fondrières sur la route bétonnée Simféropol-Moscou... le panneau indicateur criblé de balle sur cette même route... mais surtout ne pas commencer à te disputer avec les résidents du Kremlin moscovite, ni ceux de celui de Grozny, ne pas t'occuper du pouvoir, ni celui de là-bas, ni celui d'ici, ne pas tenter de décrire la « large toile » de la vie politico-sociale d'ici, de là-bas. D'ailleurs, en quoi était-elle « politico-sociale », pour qu'on puisse ainsi la toucher ? Quand l'était-elle ? Qui était-elle ? Et si tu dis qu'elle ne l'était ni ici ni là-bas, les uns mettront tout sur le dos des autres et vice-versa, et tous ensemble se retourneront contre toi. Il n'y a pas, dans l'histoire, de coupables, il y a juste des humains condamnés à accomplir ce qu'ils ont accompli. Celui qui cherche des coupables fera le tour de l'humanité entière et se cognera contre lui-même. Peut-être qu'un certain sens avait été donné à ta venue au monde, peut-être que tu avais été investi de quelque chose, pour que n'arrive pas ce qui est arrivé, mais c'est arrivé, ce qui signifie que tu es aussi criminel que les six autres milliards...

Soultan Iachourkaev

Traduit du russe par Bleuenn Isambart

⁷ Région située à plus de 500km au Nord-Ouest de Moscou, dont le centre administratif est Novgorod la Grande.
Ndt.